Un beau spectacle de Résurrection

Lille, Arras et Lens l'ont offert à leurs visiteurs Américains.

A leur arrivée en France, les délégués américains au Congrès de la Chambre de Commerce internationale ont accompli un voyage au front. En raison du nombre élevé des congressistes venus des Etats-Unis (soixante-dix), trois itinéraires, trois cortèges, furent organisés, dont l'un vers Lille, Arras et Lens. A leur retour, les trois groupes, également émus et passionnément intéressés par ce pèlerinage, désignèrent chacun un rapporteur.

M. W.-H. Ingersoll, de New-York, rapporta les impressions des délégués qui s'en furent au pays des batailles de l'Yser et de la Somme, et au pays noir, à Lens et Anzin. Voici ses paroles :

— « Un intolérable fardeau a été imposé aux épaules de la France, cette ancienne amie, cette associée d'hier, par la paralysie que subit son industrie ; ce fardeau est d'autant plus intolérable que les destructions furent dictées, non par des considérations militaires, mais par l'évident souci, prémédité, systématique, de servir les intérêts commerciaux de l'Allemagne. Nous croyions que l'horreur, que l'indignation étaient nos impressions les plus fortes, nous nous trompions : la plus marquante, la plus profonde, c'est la constatation de l'allègre courage des populations de ces zones dévastées.

Un exemple frappant de la reconstruction industrielle digne de mention, c'est le retour à l'activité de tels grands ateliers qui, entièrement détruits il y a deux ans, ont pu, à peine réédifiés, « sortir » déjà un nombreux matériel et notamment deux installations complètes de sucreries. Et Lille et Arras et Lens nous ont offert ce beau spectacle de résurrection. »

Notre reconstitution au 1er Avril

Paris, 28 juin. — Dans le discours qu'il a prononcé aujourd'hui à la Sorbonne, à l'occasion du Congrès de la Chambre de Commerce internationale, M. Eugène Schneider a précisé en ces termes les efforts de reconstitution de la France :

DANS L'INDUSTRIE

« Voici quelques précisions sur l'état de reconstitution industrielle des régions dévastées tel qu'il a été officiellement constaté à la date du 1er avril 1920.

3.363 établissements industriels sinistrés employant en moyenne 20 personnes avaient été recensés. A la même date, 2.412 établissements avaient fait connaître qu'ils avaient totalement ou partiellement repris leur exploitation, soit une proportion de 71.7 %.

Pour fixer les idées, je rappellerai que le nombre des établissements ayant repris leur exploitation, était de 706 au 1er juillet 1919 et de 1.560 au 1er décembre de la même année. En 1914, les 3.363 établissements recensés employaient 668.000 ouvriers ; au 1er avril 1920, ils en occupaient 235.000, soit une proportion de 35.2 %.

La proportion en ouvriers occupés à l'exploitation par rapport à 1914 n'était que de 9.7 % au 1er juillet 1919, de 26.7 au 1er décembre. La progression a été plus lente au cours de ces derniers mois, elle n'en est pas moins satisfaisante dans son ensemble.

C'est dans l'industrie textile que la situation est la meilleure. La proportion d'ouvriers occupés par rapport à 1914 est de 43.3 %.

La reprise de l'activité des établissements textiles a été particulièrement rapide. Dans l'arrondissement de Lille, 78 % des établissements recensés y ont repris leur exploitation. Le nombre des ouvriers employés était de 143.000 en 1914. Il était de 78.000 au 1er avril 1920, soit une proportion supérieure à 54 %.

L'industrie lainière de la région de Lille mérite une mention spéciale. Elle occupait déjà au début d'avril, 79 % de son personnel d'avant-guerre.

A Tourcoing, la population ouvrière atteignait 83 % ; à Roubaix, 84,3 % de celle d'avant-guerre.

Dans l'industrie métallurgique, la proportion n'est pas aussi favorable. Le personnel occupé à l'exploitation proprement dite des usines métallurgiques représente cependant déjà 24.5 % de l'effectif d'avant-guerre. Dans les industries chimiques, il représente 39.5 %. Dans l'industrie de l'alimentation, il ne représente encore que 20 %.

LE NORD EN TÊTE

Si l'on envisage la situation par département, on constate que c'est dans le département du Nord que la reprise a été la plus active : 42.6 % du personnel d'avant-guerre y a repris le travail. C'est le département du Pas-de-Calais où elle a été la plus lente, le chiffre correspondant n'y est que de 9.3 %.

Les proportions dans les autres départements et pour ne parler que des régions industrielles à la fois les plus importantes et les plus éprouvées, sont de 34.2 % pour la Somme, 33.8 % pour la Meurthe-et-Moselle, 32.2 % pour les Ardennes, et 19.5 % pour l'Aisne. »

La Médaille de la grande guerre

Paris, 28 juin. — Le « Journal Officiel » promulguera demain mardi la loi instituant une médaille dite « Médaille commémorative française de la grande guerre ».

Contes et Nouvelles

La Sonnerie

Ce n'est pas impunément que l'on travaille quarante ans dans une même administration. On y contracte des habitudes ; on y gagne des souvenirs sans prestige mais vivaces ; on y vit sans passion mais on y connaît des joies austères. Et il arrive qu'au jour de la retraite, on ressent comme un arrachement en se séparant de l'existence terne du bureau, de la chaise qui donnait au fond du pantalon un brillant merveilleux, des dossiers correctement empilés dans les armoires et du téléphone paresseux qui ne marchait que pour vous transmettre les réprimandes des grands chefs...

Au service de la Compagnie des Eponges, Louis Tournemain avait rempli, depuis l'âge de 18 ans, un poste de confiance. C'était lui qui se tenait à l'entrée principale et qui renseignait les visiteurs :

— M. Jacquemet ? La première porte au fond après le poêle de fonte.

— M. Grimauro ? Le jeudi matin, de 10 à 11.

— Non, Madame, pas de chiens dans les bureaux !

— Si Monsieur veut bien s'asseoir, M. le Directeur le recevra tout à l'heure...

Telles étaient les répliques de son rôle de subalterne. Il les disait posément, en homme conscient de sa puissance, pourtant bien intime. A cinq heures du soir, il portait les pièces à la signature. C'était une fonction sacrée pour lui. Il l'accomplissait avec la gravité d'un prêtre. La démarche raidie, l'œil sans expression, magnifique et anonyme comme un huissier d'apparat, il avançait dans les couloirs sonores en tenant avec respect les chemises multicolores et multiformes où reposaient les lettres officielles, les notes de service, les circulaires saintes et tout ce qui formait le travail inutile des bureaux multiples.

Jamais il ne regardait les pièces qu'il portait. Ce n'était point par discrétion professionnelle, mais uniquement parce qu'il n'y trouvait point d'intérêt. Son attention s'absorbait plus facilement dans le dépouillement de la correspondance. Là gisaient des trésors qui illuminaient son âme de célibataire. D'un coup d'œil, il jugeait les lettres et les journaux. Un malin sourire plissait ses lèvres rasées. Il avait l'air de reconnaître de vieux amis parmi le monceau de papiers que le facteur déversait sur sa table.

Il lisait avec philosophie les cartes postales qu'échangeaient les employés. Il en tirait des conclusions malignes et devinait les intrigues : « Rose a reçu trois cartes de Robert Langy et les trois cartes portaient dans le coin gauche un point d'interrogation qui était tout un programme. Robert réussirait-il ? » Il se disait encore : « La malheureuse Georgette attend depuis quinze jours la petite lettre de son fiancé... ou bien : Je crois que le sous-chef du personnel n'a pas encore fini de régler son tailleur, voici quatre lettres qui viennent de lui tomber sur la tête en dix jours, et la dernière était recommandée.

Les journaux l'accaparaient aussi. Il était fort habile en l'art d'enlever la bande et de lire les nouvelles avant tout le monde. Suivant le titre du journal, il déterminait l'opinion de chacun des chefs de service. M. Jacquemet était royaliste et M. Grimauro impérialiste ; M. le Directeur lisait les journaux républicains. Ce trait enchantait Louis Tournemain qui détestait le pouvoir monarchique et débordait d'amour pour la Démocratie.

C'est même à cause de cela que le garçon de bureau commit une fois — une seule — une infraction au service. Un jour que M. Jacquemet lui fit une observation trop sèche, il déchira l'organe royaliste que recevait le chef. Et M. Jacquemet fut privé pendant tout un jour de la prose coutumière où il puisait des arguments démolisseurs contre un régime de corruption et d'anarchie... Ce fut la vengeance du garçon de bureau. Il en conçut, malgré tout, du remords, car il avait pour principe d'exécuter ponctuellement sa tâche avec un rigorisme parfait, exception faite des petites concessions qui sont traditionnelles dans un métier humble mais digne. Car Louis était intransigeant en matière d'honnêteté. Il acceptait le pourboire, mais ne le prélevait pas lui-même ; il lisait les lettres qu'il pouvait lire et les journaux de la maison, mais il portait chaque envoi à son adresse. Il ne perdait rien et tirait vanité de son exactitude.

La Compagnie des Eponges manifestait sa satisfaction à l'égard de son serviteur de la façon suivante. Au trente-et-un décembre de chaque année, M. le Directeur mandait Tournemain dans son cabinet, lui remettait vingt francs de gratification et lui disait : « Je suis content de vous, Louis ». Et Louis avait du bonheur pour six mois au moins.

Ce brave homme, nature d'une autre époque que la nôtre, était simple et bon. Il avait une ambition limitée, et ignorait les femmes. Aristode, s'il eût été reçu à la Compagnie des Eponges, n'eut pas manqué d'approuver une telle philosophie. Louis bornait ses désirs de peur de rencontrer la souffrance ; Louis se contentait de la médiocrité, mais Louis atteignait à la sérénité.

Dans son cœur fermé aux mouvements fébriles, aux ardeurs néfastes de l'amour, une petite tendresse demeurait, flamme timide mais tenace. Tournemain adorait la sonnette électrique qui commandait sa vie d'automate. Elle palpitait près de lui comme un rire clair. Elle était une amie toujours présente et bavarde, bavarde ainsi qu'une vraie femme. Son appel variait suivant l'heure et le jour. A sa voix, Louis « savait » qui le demandait. Il discernait le frisson velouté du chef du contentieux du « trin » impérieux de l'administrateur. La sonnette parlait et il obéissait. Elle déclanchait tous ses actes. Souvent, aux heures de fléchissement moral — car Louis avait aussi des tristesses — elle redressait l'énergie vacillante. Tu es sombre Louis ? Tu es las de la vie sans gloire ? Tu voudrais être riche, heureux ? « Trrrin ! » Tu envies le chef des factures parce qu'il fume des cigares plus gros que ceux dont tu hérites parfois ? « Trrrin ! Trrrin » A chaque mauvaise pensée, le grelot vibrait, tour à tour ironique ou sévère. Et le garçon de bureau chassait les idées noires en répondant à cette conscience placée auprès de lui et qui lui donnait des conseils d'une voix d'argent...

Aussi, lorsque l'heure du départ arriva, un chagrin gonfla l'âme naïve de Tournemain. Le Directeur l'avait fait appeler et lui avait dit :

« Mon ami, voici quarante ans que vous portez notre livrée. Vous nous avez toujours servi avec zèle et conscience, mais la vieillesse inexorable est là. Vos yeux sont fatigués. Ils confondent les adresses. Ne m'avez-vous point apporté, hier, le journal du royaliste M. Jacquemet ? Ne vous excusez pas. Vos mains tremblent et ne peuvent plus tenir le balai qui était votre drapeau à vous... Allez vous reposer, Louis. La compagnie vous servira 900 francs de rente en récompense de votre loyauté fidèle. Donnez-moi votre main, Louis. Vous êtes un brave homme... »

Le malheureux pleura et baissa la tête. Il lui sembla qu'il n'avait pus le goût de vivre et c'est d'une voix contractée qu'il remercia M. le Directeur.

Le lendemain soir il s'en alla. Des employés lui avaient offert des fleurs. Il les emporta en les serrant pour que le parfum du bureau restât dans leurs pétales.

« Adieu, faisait-il mentalement, adieu mon petit bureau ciré... ma sonnette familière... C'était elle qu'il regrettait surtout. On eût dit qu'il abandonnait une maîtresse follement aimée...

Lorsqu'il fut de retour dans sa chambre grise, les sanglots se firent plus nombreux. Pourquoi ne m'ont-ils pas gardé, disait-il. Il se mit au lit avec une fièvre intense et toute la nuit, il délira.

Le lendemain, sa concierge, inquiète de ne pas le voir descendre, se décida à pénétrer dans la chambre. Elle aperçut Tournemain étendu sur son lit. Il était revêtu de son habit de gala et le soleil qui entrait au travers des persiennes faisait luire les boutons dorés où s'enlaçaient les initiales de la Compagnie...

— Eh bien Monsieur Louis, ça ne va pas ?

Il se souleva. Ses yeux étaient déjà fixes et glacés. A ce moment on entendit dans une chambre voisine crépiter l'alerte sonnerie d'un réveil.

Louis tressaillit de tout son corps. Il s'arracha à son lit et fit quelques pas dans la pièce en titubant. La concierge voulut le soutenir.

— Non, râla-t-il, M. le Directeur m'appelle... J'y vais... J'y vais...

Et il mourut pendant que la sonnerie prolongeait son trille ironique.

René RABACHE.

La Journée de l'Assistance aux Enfants

M. J.-L. Breton visite la région

Continuant son voyage dans les Régions du Nord et du Pas-de-Calais, M. J. L. Breton, Ministre de l'Hygiène Sociale, a visité hier les nombreuses crèches et établissements de consultations pour les nouveaux-nés, que la charité Américaine aidée de l'activité de nos compatriotes, permit d'installer et de faire fonctionner dans les pays libérés.

Et ce fut une journée bien réconfortante, moralement parlant, que celle qui permit de constater combien cette œuvre était bienfaisante et, aussi, combien sa continuation est nécessaire.

— « Il importe avant tout de développer la natalité et de protéger le nouveau-né contre les dangers qui le menacent ». Telle est la grande et double leçon qui se dégage de ces journées d'Hygiène Sociale.

— Dimanche, M. Breton récompensait les pères et mères de familles nombreuses et faisait un éloquent appel à la repopulation. Il était logique que la journée de lundi fut consacrée à examiner quels étaient les résultats des consultations de nourissons et des établissements dits « de goutte de lait » établis un peu partout chez nous.

Disons-le de suite : lesdits résultats sont tout simplement merveilleux. Là où la mortalité infantile régnait en maîtresse souveraine autrefois, c'est à peine si l'on remarque un ou deux décès dans les enfants de 1 à 18 mois qui sont soignés ou surveillés dans ces sortes d'établissement.

Au cours de sa randonnée, M. J. L. Breton était accompagné de Mme Breton dont la bonne grâce souriante était bien de nature à concilier les sympathies maternelles de toutes les mamans que M. le Ministre allait visiter et quelquefois décorer. MM. Naudin, Préfet du Nord, Labbé directeur de l'enseignement technique, Mme Labbé, M. Chevillais, trésorier de la Commission d'Assistance, Berry attaché au Ministère des Affaires étrangères, Lefas, docteur Lambret, Morand, secrétaire de la Commission d'Assistance, d'autres personnalités encore, faisaient partie du voyage.

A la Reconstitution

Le point de départ fixé, est la « Reconstitution » rue Saint-Bernard. Mais avant de se mettre en route, M. Breton, accompagné de M. le Préfet du Nord, pénètre dans l'établissement. Il y est reçu par M. le docteur Lambret qui, sur une carte spéciale lui montre tous les villages du Nord où sont installées des consultations de nourrissons. A côté, se trouvent un registre avec les résultats obtenus et un règlement général de ces sortes d'établissements.

Ceci c'est de la théorie. Au cours de son voyage, M. Breton pourra se rendre compte de visu, des résultats surprenants de l'œuvre.

Dans nos villages du Nord

Le premier village où s'arrête la file des autos est FACHES. La foule des mamans portant de beaux bébés roses et joufflus, est là qui attend. M. Breton tout souriant et causant, pénètre dans l'établissement dit de la « Crèche Municipale ». Il est reçu par le docteur Meurisse qui lui présente Mme Bruneau, sage-femme qui, avec sa jeune fille surveille l'établissement, et lui prête une assistance bénévole. Mme Bruneau est d'ailleurs une mère de dix enfants.

M. Meurisse donne quelques explications : « 95 % des bébés de la commune, riches comme pauvres, viennent ici en consultation. Il y a 110 bébés, à la goutte de lait de Fâches. Cette crèche qui fonctionne depuis le 4 mars. Résultat : un seul décès. »

Mais M. le Ministre s'extasie devant un poupon rose qu'on lui présente tout nu et dont il admire les fossettes ; ...mais chut !... on pèse bébé ! qui se laisse faire. Il a grossi, le gaillard, paraît-il !...

Allons !... ça va bien !... et tout en disant des mots aimables aux mamans ravies et fières de leurs enfants, à très juste titre d'ailleurs, M. le Ministre passe.

Cette scène familiale, où M. J. L. Breton a l'air d'un bon papa visitant les siens, se renouvellera dix fois pendant le voyage.

De Faches, on gagne WATTIGNIES. — La réception a lieu à la Mairie. C'est d'ailleurs là qu'ont lieu les consultations de nourrissons.

M. Duriez, maire, et le docteur Louart qui, en mars dernier, a créé le dispensaire, sont là.

Des fleurs sont offertes à Mme Breton et une bonne vieille sage-femme, Mme Delfosse, 84 ans, qui, au cours de sa carrière, a fait 1.700 accouchements, offre aussi un beau bouquet à M. le Ministre, qui l'embrasse.

72 enfants de la commune (sur 82) fréquentent cet établissement. Pas un seul décès n'est à signaler depuis fin mars, date de fondation.

On arrive à SECLIN. Dans un bâtiment annexe du magnifique Hospice de Seclin, le Maire M. Fiévet, et le docteur Couvreur, ont installé le service de consultation de nourrissons. 195 bébés reçoivent ici les soins nécessaires (95 % des enfants de 1 à 18 mois de la commune). Pas un décès à signaler. Aussi, comme l'on comprend qu'en un discours fort bien tourné, M. le Maire mette en relief la bienfaisance Américaine, qui permit d'atteindre à pareil résultat.

Dans la grande salle blanche, éclatante de propreté, les mamans approuvent, tout en tenant serrés contre elles, leurs chers petits.

M. Breton répond quelques mots au discours du Maire. Il conclut que, devant de tels résultats, « on est forcé de proclamer le devoir qui s'impose d'organiser partout des crèches et des « goutte de lait ». L'avenir de la France en dépend en grande partie. »

Et cette scène se renouvelle à GONDECOURT où, dès l'entrée du village, nous remarquons des arcs de triomphe érigés en l'honneur de M. Breton et de nos amis les Américains. Une jolie fillette récite un beau compliment à M. le Ministre : on offre des fleurs.

M. Destrée, maire et docteur, reçoit M. Breton et lui explique que sur 12 enfants, que l'on présente à la consultation, pas un seul décès n'est à signaler depuis plusieurs mois. Il est à remarquer, dit M. Destrée, que Gondecourt était, avant la guerre une pépinière de nourrices. A l'heure actuelle, toutes les mamans de Gondecourt nourrissent elles-mêmes leurs bébés.

— « Oui, c'est bien, ajoute M. Breton. Ne cessons pas de répéter que « la mère appartient à son enfant ».

Avant de partir, le Ministre de l'Hygiène admire toute une série de jumeaux et décore de « la médaille d'or de la Famille Française, Mme Foulon, mère de 11 enfants.

A ANNŒULLIN, M. Parsy, maire de la commune, fait à M. le Ministre un discours fort pratique, où il constate que Annœullin eut 200 tués pendant la guerre, mais qu'au train dont va la natalité dans cette commune, ces 200 disparus seront bientôt remplacés. Il réclame en outre des maisons provisoires salubres pour la population.

Dans le Pas-de-Calais

M. Lœuilliet, Préfet du Pas-de-Calais, accompagné de diverses personnalités, a joint la colonne à Annœullin. On entre dans le département du Pas-de-Calais.

Voici CARVIN. La petite ville a un air de fête ; drapeaux et guirlandes de verdure la parent.

Après un court séjour à la Mairie, on gagne l'Hospice, où est installée l'Œuvre de la Goutte de Lait.

M. Pagé, maire, prononce une remarquable allocution. Nous en extrayons quelques passages :

« Il y avait tout à faire chez nous, au lendemain de la guerre. Mais, par dessus tout, le grand problème de la natalité se pose. Pourtant, nous nous demandions avec angoisse ce qu'allaient être les enfants nés de nos jeunes femmes anémiées par 53 mois de privations, et encore sujettes à toutes sortes de restrictions. Grâce à l'œuvre de la Goutte de Lait, nos craintes se sont dissipées tout à fait. Une chose reste à faire : nous aider à reconstituer, à reconstruire notre ville. Nous comptons sur vous, Monsieur le Ministre, pour nous aider à réaliser nos désirs. Nous voulons travailler dans un but d'apaisement. Vive la République !... »

En un discours fort spirituel, M. le docteur Daubresse dit les résultats obtenus à Carvin : 111 enfants soignés, pas un seul décès depuis 7 mois.

Il conclut : « Il est incontestable que les consultations de nourrissons donnent des résultats surprenants. Voyez ce merveilleux défilé d'enfants propres et bien portants. Les mères viennent apprendre ici à bien soigner leurs enfants. Cette œuvre a été instituée au moment nécessaire, et elle amène la joie où régnait la tristesse.

Nous comptons sur le gouvernement, sur vous, M. le Ministre, sur nos amis les Américains aussi, pour continuer cette œuvre d'où dépend la prospérité de la France.

Vous êtes ici le Ministre de l'Enfance, et les interpellations de vos petits électeurs, loin de vous effrayer, ne feront que stimuler votre zèle. Nos « consultations » et « gouttes de lait », vivront, pour le bien du pays tout entier. »

M. Breton répond quelques mots prometteurs de réalisations prochaines et distribue quelques décorations de la Médaille de la Famille Française, à Mmes Boutry et Havenne, de Carvin ; Cachart-Loliez, Lohez-Lequesne, de Meurchin ; Leleu-Valindt, Degorgue-Thovez, de Pont-à-Vendin ; André Chirez, Vendeville-Deltombe, de Oignies.

Nous voici maintenant à COURRIERES.

C'est le pays natal de M. J. L. Breton. Aussi, la réception est-elle, ici, tout particulièrement chaleureuse. M. Sorriaux, maire, et le docteur Boulogne reçoivent le ministre qui, au milieu des marques de sympathie de toute une population, se rend à la mairie, où a lieu le banquet, ce pendant que l'Harmonie de Courrières exécute les plus brillants morceaux de son répertoire.

Au dessert, quelques toasts sont prononcés, notamment par M. Labbé, qui met en relief l'aide américaine apportée à nos régions par l'entremise de MM. Hoove et Poland. Au nom de tous, il convient de les remercier publiquement, étant donné surtout que le Comité d'assistance, fondé par leur généreuse initiative, s'est attaché principalement à fonder des consultations de nourrissons. « Merci aussi, dit M. Labbé, à M. Chevillai, leur mandataire, et à M. Berry, attaché au Ministère des Affaires étrangères, qui nous rendent de très grands services. Avec l'aide des docteurs et des Municipalités de nos régions, nous pouvons affirmer qu'un effort immense a été tenté. Nous avons bien travaillé pour l'avenir de notre race. Vive l'Amérique ! Vive la France du Nord rénovée ! »

A son tour, M. Breton se lève. « Je suis venu, dit-il, pour me rendre compte par moi-même de la marche de l'œuvre des consultations de nourrissons. Le résultat obtenu est splendide. Après ce que j'ai vu, plus que jamais je prônerai cette œuvre. La mortalité infantile est pour ainsi dire supprimée ». Et, en terminant, le Ministre remet à M. Labbé la médaille d'or de l'Assistance publique, car M. Labbé travailla activement à répandre cette œuvre dans nos régions, avec l'aide américaine.

Après le banquet, une scène de famille se passe à la « Crèche » de Courrières. 80 bébés perlés par leurs mamans sont là. M. et Mme Breton surtout, embrassent des poupons en quantité et quelques mamans. On est en pays de connaissance, cela se voit. C'est ici la réception familiale dans toute sa beauté.

Il est 14 heures 30, il faut repartir. En route pour HENIN-LIETARD.

Ici, la réception est grandiose. Cette ville de quinze mille habitants se reconstitue avec une activité extraordinaire. Un effort magnifique a été fait. Sur un immense emplacement, on a reconstruit une mairie provisoire, une justice-de-paix, des cantines scolaires, etc., etc...

Aujourd'hui, la ville est en grande fête.

Le Conseil municipal est là au complet, avec M. Charlon, le maire, à sa tête. Les Sociétés de musique et de gymnastique sont présentes, nous remarquons notamment : L'Etoile, d'Hénin-Liétard, la Société de Bigophones, Les Cœurs Joyeux, Les Eclaireurs Unionistes, etc...

Après la visite des baraquements, sur une estrade improvisée ont lieu les discours.

M. Charlon prend le premier la parole. « Selon l'usage, le maire vous reçoit, M. le Ministre. Tous les représentants d'Hénin-Liétard sont ici pour vous dire leurs désirs. Nous voulons notre ville plus salubre et plus belle, reconstituée. Tous, nous y travaillons dans l'union et la concorde. Aidez-nous ... Nos œuvres sont prospères. Il nous manque toutefois un hôpital. Nous ne voulons plus être des oubliés, comme nous l'avons été trop souvent. Je crie en terminant : « Revivent nos pays dévastés, ils seront pour toute la France une source de richesse nationale ».

M. Dufaux, architecte, fait un tableau exact de l'état de la ville et dit ce qui reste à faire. Il conclut : « Nous sommes des socialistes organisateurs, prêts à collaborer loyalement avec tous. Pourquoi faut-il que nous soyons un peu oubliés. Soyez notre avocat ».

M. J. L. Breton répond qu'il fera droit aux désirs qui lui ont été exprimés.

Il se déclare en outre émerveillé de ce qu'il a vu ici : « Par ce que vous venez de faire, déclare le ministre, vous vous êtes placés au premier rang des communes de France. Votre œuvre est admirable, et je ne saurais trop vous en remercier au nom du Gouvernement. J'aime les résultats pratiques !... Comptez sur moi !... »

A quatre heures, M. Breton est à BILLY-MONTIGNY. Il est reçu à l'Hôpital nouvellement installé dans les jardins de la mairie. Le cadre de verdure est, ici, particulièrement attrayant, et l'installation de la crèche et de la consultation de nourrissons peut être qualifiée de « modèle ». Comme partout, les résultats sont splendides.

Il en est de même à LENS où M. Breton est reçu par les premiers adjoints Van Polt et Lhote en l'absence du maire, Bédard.

Ici se termine notre randonnée. M. Breton regagne Arras, où a lieu la remise de quelques décorations.

Le Ministre de l'Hygiène Sociale emportera de cette visite l'impression très nette que l'œuvre des consultations de nourrissons est éminemment bienfaisante, mieux, disons qu'elle est indispensable pour assurer la vitalité de notre race.

A répandre cette œuvre doivent tendre tous les efforts de ceux qui s'occupent, chez nous, d'Hygiène Sociale. Ce faisant, ils travailleront véritablement à assurer la prospérité du Pays tout entier.

V. B.

La responsabilité des Fonctionnaires

UN PROJET DE LOI TEND A L'ETABLIR

Paris, 28 juin. — MM. Lafagette, Paul Laffont et Cazale, députés, ont déposé un amendement à la proposition concernant la revision des marchés de la guerre, qui tend à établir en principe la responsabilité pécuniaire des fonctionnaires et représentants de l'Etat en matière de marchés. Cet amendement conçu sous la forme d'article additionnel, est rédigé en ces termes :

« Toute personne qui, ayant qualité pour défendre les intérêts de l'Etat, aura fait, soit passer, soit approuver, un contrat donnant lieu à la restitution sera puni pour son incompétence ou sa légèreté d'une amende qui pourra être égale au montant des sommes à restituer et ne pourra être inférieure au quart de ces sommes, le tout sans préjudice des peines plus fortes en cas de conviction de crime ou de délit prévus par le Code pénal ».

CHEZ LES COMMERÇANTS LILLOIS

UNE PROTESTATION CONTRE LES NOUVEAUX IMPOTS

Lundi, à 14 heures, a eu lieu dans la salle de l'Hôtel Delcourt, rue de Tournai, une importante réunion de commerçants lillois.

Cette réunion était présidée par M. Taffin, président du Syndicat Général des commerçants lillois, qui prit la parole pour faire une étude comparative des impôts d'avant-guerre, avec ceux que la Chambre vient de voter.

Ces nouveaux impôts, déclara nettement M. Taffin, auront une répercussion fâcheuse sur le coût de la vie, étant donné que certaines denrées sont frappées de droits écrasants.

Naturellement, ce sont les consommateurs qui paieront. L'orateur indique d'ailleurs à ses auditeurs une manière « intelligente » d'opérer pour « récupérer » certains frais nouveaux.

Cependant M. Taffin nie énergiquement que les détaillants soient les auteurs de la vie chère. Il rejette la faute de cette situation sur les spéculateurs, les accapareurs, exportateurs et producteurs.

L'orateur parle ensuite d'une intervention du Syndicat auprès de la Municipalité, relativement aux magasins municipaux. On aurait promis en haut lieu, aux intervenants, qu'aucun achat ne serait plus effectué pour les dits magasins, sans que les commerçants soient avisés du prix des marchandises offertes. Il fut ajouté que l'on donnerait aux commerçants toutes facilités pour acheter et vendre aux mêmes prix que la ville de Lille. Une solution concernant ce projet serait en bonne voie.

En septembre prochain, annonça finalement M. Taffin, aura lieu un grand congrès des commerçants de l'arrondissement de Lille, au cours duquel seront débattues des questions d'intérêt professionnel.

En attendant, les commerçants vont essayer de se grouper par quartier et de constituer par la suite une confédération générale des commerçants.

En fin de séance, le double ordre du jour suivant fut voté par les assistants :

ORDRE DU JOUR

A. Impositions pesant sur les régions envahies

1. Considérant que les impositions des années de guerre jusque et y compris 1918 ne sauraient être réclamées à des populations qui ont subi le joug de l'envahisseur, et se sont vues écrasées par lui sous des vexations et des contraintes de toutes sortes ;

2. Considérant que même pour le régime postérieur à la libération, les régions envahies et particulièrement les petits commerçants qui n'ont touché que peu ou pas d'avances de l'Etat pour se rétablir, ont droit à un régime le plus atténué possible pendant les années de reconstitution, demandent :

1. Qu'aucune imposition non perçue au cours des années de guerre ne puisse être réclamée aux régions envahies ;

2. Que pendant un délai de cinq années à dater du 1er janvier 1919 les commerçants ne soient imposées au titre de l'impôt cédulaire sur les revenus que sur le coefficient minimum applique à l'impôt sur le revenu commercial ;

3. Que l'article 46 de la loi des dommages, prévoyant le règlement par compensation avec les réparations dues aux sinistrés reçoive son application la plus large.

B. Impositions générales

Considérant que la situation générale du pays au point de vue financier ne saurait être assainie que par des mesures énergiques et non par les palliatifs et les tours de clef aux anciens impôts dont paraît surtout se servir le projet gouvernemental ;

Que le seul impôt nouveau susceptible de produire un rapport important va encore peser sur les épaules des commerçants détaillants qui vont supporter le poids des différentes taxes sur le chiffre d'affaires qui vont grever le prix de l'objet entre le moment de sa fabrication et celui de la vente au détail ;

Que le commerçant ne refuse pas cependant cette contribution à la restauration financière du pays, mais à la condition cependant que l'on prenne à l'égard de tous des mesures nécessaires au relèvement économique de la France ;

Réclament de la manière la plus expresse que par tous les moyens possibles, et notamment par un impôt prélevé sur le capital, la dette publique fut amortie et le change rétabli.

LILLE

La boulange sur la sellette

DES BOULANGERS SERAIENT POURSUIVIS POUR AVOIR FAIT DU PAIN BLANC

On annonce que six boulangers lillois vont être poursuivis pour avoir bluté leur farine, dans le but de favoriser une certaine partie de leur clientèle, moyennant finance au détriment de l'autre.

Il fut de tout temps recommandé aux boulangers de ne faire qu'une seule qualité de pain.

Certains de ceux-ci ayant dérogé aux ordonnances, pourraient très bien être frappés, car il est inadmissible que les uns mangent le pain blanc et les autres le pain K K.

EXPOSITION CANINE

L'Exposition de bergers Groenendaels, organisée par la Société Canine Lilloise, sise 11 rue du Faubourg-des-Postes, à Lille, fut comme il était à prévoir, un gros succès.

63 sujets se disputèrent âprement les premières places et il fallut toute la science et la patience de MM. Beaucamps et Duplouy pour départager les lauréats. Cette variété de bergers est en grand progrès dans notre région, nous le devons en partie, au zèle inlassable du sympathique commissaire de l'Exposition, M. Dekeyser, qui pour ne pas décourager les espoirs naissants n'a pas fait participer son chien au meeting. Un public nombreux assistait aux opérations du jury.

En voici le palmarès :

Chiens Groenendaels (classe jeunes). — 1er prix « Duc », à M. Brocville, de Lille ; 2e prix « Pierrot », à M. Kestetout, de Tourcoing.

Classe novices. — 1er prix « Duc », déjà cité ; 2e prix « Baron », à M. Dambresse, de Mons ; 3e prix « Pierot », déjà cité.

Mention très honorable. — « Ody », à M. Laureys, de Wasquehal ; « Coma », à M. Delesalle, de Lille ; « Max », à M. Delhaye, de Lille.

Classe ouverte chien. — 3e prix « Marquis », à M. Worms, d'Armentières.

Classe jeunes chiennes. — 1er prix « Mirza », à M. Vandeviverre, de La Madeleine ; 2e prix « Sibelle », à M. Ego, de Lille ; 3e prix « Diane » à M. Cartoux, de Lille ; 4e prix « Miss », à M. Rolland, de Lille.

Mention très honorable. — « Lionne », à M. Bouchain, de Lille.

Classe novices chiennes. — 2e prix « Follettes », à M. Delhaye, de Lille ; 2e prix « Rita », à M. Vanasten, de Lille.

Classe novices chiens Tervueren. — 1er prix « Dick », à M. Cambray, de Lille.

Classe ouverte chiens. — 1er prix « Dick », déjà cité.

Mention honorable. — « Dune », à M. Raicle, de Fives-Lille.

Prix spécial (Hauffman) — « Duc », à M. Brocqueville, de Lille.

Prix spécial (Dekeyser). — Une saillie du champion « Digo » à la chienne « Mirza », à M. Vandeviverre.

Dimanche 4 juillet, Exposition de bergers malinois.

Dimanche 11 juillet, Exposition de griffons d'écurie, fox-terriers et bouledogues.

Pour tous renseignements et inscriptions, s'adresser à M. Dekeyser, 17, boulevard Montebello, Lille.

Le bien d'autrui

L'INDELICATE FEMME DE JOURNÉE

Nous avons relaté ces jours derniers, le vol de 3000 francs de bijoux et de 150 francs environ en numéraire, commis au préjudice de Mlle Anna Poyblant, demeurant 14, façade de l'Esplanade.

L'auteur de ce vol a été arrêté hier, grâce aux agents de la sûreté Lewillon et Rémy. C'est la nommée Delrue Marie, 26 ans, ménagère, demeurant 28, rue de l'Alma, que la plaignante avait employée chez elle, durant quelques jours, en qualité de femme de journée.

La majeure partie du vol, à part 70 francs a été retrouvée.

Marie Delrue, fait peu banal, avait caché les bijoux dérobés par elle, dans le chalet de nécessité de la Grand'Place, situé, on le sait, dans le sous-sol.

On les a récupérés sur ses indications dans un petit trou situé entre le ciment armé formant plafond et une glace dont un coin était brisé.

La voleuse sera déférée aujourd'hui au Parquet.

Une chute mortelle

Le journalier Georges Pellaert, 46 ans, qui habitait seul, une petite chambre au 16 du Quai de la Basse-Deûle, a eu une bien triste fin.

On suppose qu'en rentrant chez lui, pris de boisson, au cours de la nuit de dimanche à lundi, il fit une chute dans les escaliers de son domicile. En tout cas, celle-ci fut à ce point malheureuse, qu'en tombant le malheureux se fractura le crâne et mourut.

Des localaires ayant trouvé son cadavre au bas de l'escalier, avertirent la police. Un commissaire alla faire, en compagnie d'un docteur, les constatations d'usage en pareil cas.

LA LAMPE DE L'AVEUGLE

Hier, à 1 heure du matin, un commencement d'incendie s'est déclaré au 68 de la rue des Etaques, dans une chambre située au premier étage et occupée par M. Watrelot Désiré.

Celui-ci étant aveugle, avait placé une veilleuse près d'un tas de copeaux qui ne tarda pas à s'enflammer.

Aux appels de l'infirme, des voisins arrivèrent à l'aide et éteignirent le feu immédiatement.

Les pompiers ne furent pas requis.

FEUILLETON DU *REVEIL DU NORD*. — N° 88

Nini-Soleil

GRAND ROMAN DRAMATIQUE

par ELY MONTCLERC

— Songez que ma petite-fille doit devenir une princesse Smirnoff, que mon cousin le tsar lui trouvera un mari parmi les grands ducs... dit la princesse.

Je ne puis pourtant pas emmener avec moi ces gens qui ont élevé Muguette et les présenter à la cour.

— Je laisse à votre cœur le soin de trouver la solution favorable.

Actuellement nous ne pouvons rien décider. Lorsque vous connaîtrez M. et Mme Aurèle vous verrez... surtout lorsque vous connaîtrez Muguette.

Songez, chère princesse, que vous allez vous trouver non pas en face d'une enfant mais devant une jeune fille aux idées arrêtées, une femme déjà sans doute, et qui peut-être a son roman de cœur.

Attendons, soyons prudents, ne brusquons rien, tel est mon conseil et je le crois très sage, n'est-ce pas Jacobus ?

— Oui, ami, vous êtes en effet la sagesse même.

— Attendre... attendre... on peut toujours bien se rendre chez ces personnes ? Mon auto nous conduira, préparez-vous cher Arenberg, et faites hâte, songez à mon émotion, à mon impatience.

Depuis la mort de Serge, j'étais dans le deuil et la désolation, la vie me pesait et je suppliais notre Sauveur de me la reprendre...

Mais voici que je vais avoir encore quelqu'un à aimer... ce que j'éprouve est terrible et c'est aussi très doux.

Peut-être je m'évanouirai en voyant Muguette.

Yvan se trouvait dans l'impossibilité de résister au désir de sa vieille amie ; qu'eût-il objecté ? L'heure assez tardive, l'après-midi qui s'achevait ?

C'était enfantin ; puisqu'on tenait enfin la créature jusqu'alors inutilement cherchée, il fallait courir vers elle.

— Dans quelques minutes, je suis à vous, dit-il donc à la vieille dame.

La laissant se chauffer auprès du feu de bois qui brûlait dans la cheminée — les soirées en mars sont encore fraîches — il entraîna Jacobus, sous prétexte d'aller mettre un pardessus.

Une fois enfermés chez le Russe les deux hommes jetèrent en même temps :

— Pourquoi Nini affirmait-elle que Muguette Aurèle n'était pas la fillette abandonnée ?

Pourquoi après nous avoir scrupuleusement renseignés a-t-elle prétendu avoir abandonné la piste sous prétexte que cette piste était mauvaise ?

Dans quel but semblable trahison ? Lequel des deux trahit ?

— Victor ! affirma péremptoirement Arenberg. Réfléchissez, Jacobus, rappelez-vous ses allures louches et cauteleuses depuis quelque temps...

Nini est loyale et franche, je réponds d'elle. Du reste, quel serait son intérêt à nous trahir ? Tandis que Victor !

— Hé ! je ne le vois pas davantage. N'avait-il pas la perspective d'une grosse somme, une vraie fortune après réussite ?

— D'accord, mais s'il avait voulu travailler pour son propre compte ?

Et puis on ne sait pas. Que s'est-il passé dans l'esprit de ce garçon ? Quelle métamorphose s'est accomplie ?

Chaque fois que je vois Nini, elle me semble plus sombre et plus triste.

Des bribes des confidences que je lui arrache il résulte que Victor se transforme à vue d'œil, qu'il disparaît des journées entières, qu'il a des mines farouches et rabroue durement la malheureuse créature chaque fois qu'elle essaie de le questionner.

J'ai cru à une mésentente : elle l'aime, elle en est folle, lui, de son propre aveu n'a jamais éprouvé pour sa compagne autre chose qu'une amitié tiède.

Je pensais qu'il s'exaspérait de cet amour obstiné et secret, d'autant plus éloquent, amour qu'il ne peut ni ne veut partager. J'imaginais Victor amoureux ailleurs, amoureux éconduit et j'expliquais de la sorte son humeur maussade.

A maintes reprises, j'ai supplié enfant de se séparer d'un homme à qui elle est si manifestement indifférente ; elle refuse, s'entête, préfère souffrir et le voir... le voir même épris d'une autre. Lorsqu'il est présent, elle oublie ses peines.

Hier encore, tenez, Nini est venue. Sa pâleur, sa maigreur, la fièvre qui brûle au fond de ses yeux m'ont épouvanté. Et de quel ton elle m'a dit :

« — Ça tire à sa fin, monsieur Arenberg, je sens que la corde va casser une bonne fois, j'attends tous les jours que Victor me dise : ma pauvre Nini, on s'est assez vus, adieu...

» Lâche jusqu'au bout, je ne prendrai pas les devants et je m'en veux si vous saviez, d'être aussi bête ! »

— Cher Yvan, sa franchise vous blesse, n'est-ce pas ?

Le bon géant secoua la tête.

— Je ne le cache pas, Jacobus, mais il ne peut être question de jalousie. Le sentiment que m'inspire Nini est surtout fait d'une immense pitié.

Je voudrais l'arracher à cette passion malsaine, la rendre libre, consciente de soi, l'affranchir en un mot. Et plus tard, lorsqu'elle serait devenue une autre femme, totalement régénérée....

— Oh ! cher ami, vous l'épouseriez ? Vous, Yvan Arenberg ? Nini Soleil, une....

— Chut !... taisez-vous, n'ajoutez plus un mot... Vous avez raison et je suis absurde.

Pourtant ! j'en aurais beaucoup à vous dire là-dessus. Nini Soleil sortie de la boue, avec son âme vibrante et son cœur exquis, vaut mieux que bien des femmes !

Jacobus n'insista pas : il pensait au fond comme son ami, mais il était troublé par la trahison injustifiée, que l'appât du lucre ne suffisait pas à expliquer, puisque le Vautour n'avait qu'à dicter ses conditions et qu'on y eût souscrit sans hésiter.

La princesse Smirnoff s'impatientait, il fallut partir.

Jacobus demeura seul, enfermé dans le bureau de son ami. Il entendait les rires éclatants de son fils qui faisait un tapage infernal à l'étage au-dessous dans sa chambre de jeux.

Il se cachait toujours, ne venant que la nuit et repartant de même ; il croyait se cacher tout au moins, mais Mary n'était pas dupe.

Quand elle se promenait au jardin, elle voyait souvent une main amaigrie, tremblante un peu, soulever le rideau d'une fenêtre du deuxième étage, elle voyait une silhouette d'homme à cheveux blancs se profiler derrière la vitre, et vers cet homme son cœur volait.

Un étrange amour naissait en elle, un sentiment complexe formé du culte voué à Hubert Lheuraux et de l'attachement bizarre que lui inspirait ce singulier vieillard aux épaules voûtées qui, de loin, ressemblait au pauvre mort.

Ce profil ravagé, couturé de cicatrices... offrait une analogie si grande avec le profil d'Hubert !

Quels mystères étonnants recélait cette maison ! Qui donc était cet inconnu ? Et pourquoi mettait-il une telle obstination à se dissimuler ?

Mary avait successivement élaboré les plus fantastiques combinaisons ; aucune ne la satisfaisait et pour cause.

Finalement, elle inclinait à croire que l'homme à cheveux blancs était quelque nihiliste notoire, auquel le maître de la villa donnait asile.

Sans doute il avait été blessé en accomplissant quelque horrible massacre.

Mary se représentait son visage entièrement labouré et ne parvenait pas à le trouver laid ; douce, bonne, détestant le meurtre sous quelque titre qu'il s'abritât, elle ne pouvait éprouver de répugnance pour un être qu'elle soupçonnait avait commis de nombreux meurtres ; au contraire, elle l'aimait ce meurtrier... car elle n'était qu'incohérence, absurdité et nonsens.

Son âme ne lui appartenait plus, en elle c'était le chaos... Mary ne voulait plus réfléchir, elle se laissait aller telle une épave, sans se demander où la ferait atterrir le courant.

Sa raison défaillante englobait dans une même tendresse le vivant et le mort. Son regard furtif ne cessait d'épier la fenêtre où se montrait l'homme au profil ravagé.

S'il paraissait... quels battements fous du cœur contre la poitrine oppressée, s'il demeurait invisible, quelle déception cuisante tout le reste du jour !

* * *

La double berline jaune que la princesse avait louée, emportait dans une course vertigineuse les voyageurs.

A peine avaient-ils mis un peu d'ordre dans leurs pensées que l'auto stoppait devant la grande porte de l'École Polytechnique.

Il était sept heures et demie du soir. Tandis que la grande dame descendait, soutenue par Arenberg, un cercle de gamins et de gamines se forma autour du splendide équipage. Mais pour entrer dans l'école il fallait montrer patte blanche. Arenberg dut parlementer un instant avec le portier-consigne, qu'intriguaient ces visiteurs de marque.

Il leur désigna trois fenêtres éclairées donnant sur la première cour.

— C'est là, dit-il, vous n'avez qu'à monter un étage.

— Ah ! cher, je suis à moitié morte d'émotion, balbutia la princesse, lorsque résonna le tintement grêle de la sonnette.

Qu'est-ce que nous allons dire ? Comment serons-nous reçus ?

— Très bien, si vous oubliez un peu votre titre, ma chère amie. D'ailleurs, laissez-moi faire, contentez-vous de m'approuver...

— C'est cela, car vraiment je suffoquerais s'il me fallait parler.

Je pense à mon fils que j'ai tant aimé.

Va-t-elle lui ressembler cette petite, sera-t-elle belle comme il était beau ? Aurais-je une déception ou bien ?...

La porte s'ouvrit. Julie, la servante et l'ouvrière de Mme Aurèle, montra son visage rougeaud et parut stupéfaite à la vue des visiteurs.

— Qu'est-ce qu'il y a pour vot'service m'sieu dame ?

— Nous voudrions, fit Yvan, parler à l'adjudant Aurèle.

— Ah ! bien... Voulez-vous vous donner la peine d'entrer ?

Le logement ne comportait pas d'antichambre On entrait de plain-pied dans une pièce qui précédait la salle à manger et servait de bureau à l'adjudant.

Lorsque Julie y eut installé les visiteurs, elle courut annoncer leur présence à ses patrons :

— Ah ! si vous saviez ! des gens du grand monde, c'est sûr !

La dame a un manteau de velours qui lui tombe sur les talons, et un chapeau avec une forêt de plumes... et des perles aux oreilles... et un collier que chacune est grosse comme une noisette. Le monsieur est d'un chic !... ajouta Julie.

(A suivre.)